

La Gazette de l'Equipe du Journal

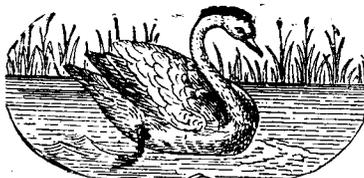
LE PROGRÈS

EDITÉE POUR LES CAMARADES MOBILISÉS ET PARRAISANT
LORSQU'ELLE PEUT

Rédaction et Administration

Rue Bellecordière, Lyon

LE CHANT,



DU CYGNE

... Restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint !...

Installé à ma table, sous la lampe, je m'apprêtais, chers compagnons, à célébrer en un petit pallas bien senti l'année de paix qui commence, votre retour, lorsque... lorsque la *Gazette* que j'avais près de moi parut s'animer et prendre forme humaine... Mais oui, sous le titre qui la coiffe comme d'un bonnet, se dessine, souriante et bonne, une figure de petite vieille réjouie se drapant dans les pages comme en une robe... Assise devant moi, elle tint, avec de jolis gestes menus, le discours suivant :

A ce coup, mon vieux Pallasieur, qui fus un de mes pères nourriciers, je vais tenir ta place. Si ce ne sont mes dernières paroles, tout au moins n'est-ce guère loin... Comme on vieillit vite, tout de même ! Dire qu'il y a six mois, j'eusse ri au nez de celui qui m'eût dit que j'étais si près de ma fin !... Oui, mon petit, pas d'illusions, mes forces s'en vont, mes jours sont comptés. Déjà mes charmants compagnons de guerre, *Le Poilu du Lyon*, *L'Echo des Réunion*, *Le P. C. du Nouvelliste* sont entre les bras de la mort... Eh bien, je me raidis, je veux tenir encore, tu diras ça à mes trente et quelques poilus dont la libération, je l'espère, ne va pas excéder quelques mois. Après quatre ans et demi, on ne s'en va pas en catimini.

Quatre ans et demi ! Il me semble qu'il y a des années et des années que j'existe. Mes premiers numéros me paraissent un vague souvenir. Que j'étais petite ! Que de mains affectueuses bercèrent mes premiers vagissements ! De ces parrains, hélas ! l'un, Théodore Achard, notre pauvre et excellent Théo, dort de son sommeil de gloire, là-bas, à Vaux-devant-Damloup... Je dois lui rendre cet hommage que je me suis efforcée de rester ce qu'il m'avait dit d'être, ô mes poilus, d'évoquer autour de vous,

dans le froid et l'horreur des tranchées, la tiède atmosphère de l'atelier.

Que je n'ai pas été sans reproche, d'aucuns le prétendent qui s'en vont disant — les mauvaises langues ! — que j'ai fait, en abusant, subir au prix du cirage une terrible hausse. Ce n'est que calomnie ! Oui, j'ai usé du cirage, mais ce fut toujours avec modération et en le diluant. D'autres me trouveront par trop posticheuse. Pur bavardage ! Certes, j'ai fait quelques sortes. Eh ! n'est-ce pas le métier et le milieu qui veulent ça ? Cependant mes pointes ne furent jamais bien acérées et si elles éraflèrent, mettons même égratignèrent, quelquefois, elles n'écorchèrent jamais...

Non. Je puis mourir, je suis satisfaite et contente de ma vie. Vois-tu, frère Pallasieur, j'ai conscience d'avoir exactement rempli la tâche pour laquelle je suis au monde. Les lettres que possède Bubulle disent assez combien de joie et de réconfort j'ai, en mes petits feuilletts, apporté à nos vaillants poilus au cours de la terrible lutte.

C'est pourquoi je veux tenir encore — oh ! irrégulièrement sans doute, car je commence d'avoir le souffle court. — Je veux tenir jusqu'après le banquet qui fêtera le retour complet de nos mobilisés. Pour cet ultime numéro, qui sonnera ma dernière heure, je veux revêtir mes plus beaux atours, je veux être belle, plus belle que jamais je ne le fus... Dans l'espoir que cet instant est proche, votre petite *Gazette*, mes chers poilus, vous adresse du fond de son cœur ses meilleurs vœux de bonheur et de prospérité. Pour copie conforme :

LE PALLASIEUR.

LÉGION D'HONNEUR, CITATION

Le capitaine Etienne PAMPUZAC, dont nous avons donné en juin 1917 l'élogieuse citation qui lui valut la croix de guerre, vient de se voir, comme couronnement de la campagne, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

L'Equipe est heureuse de présenter à son vaillant camarade ses félicitations affectueuses et méritées.

Comme nous l'avons annoncé, en Dernière Heure, dans la dernière *Gazette*, Francis GIGARET a été l'objet d'une brillante citation. En voici le texte :

Brave soldat ; le 25 octobre 1918 s'est courageusement porté à l'assaut de la tranchée ennemie et a contribué à la capture de nombreux prisonniers.

L'Equipe est heureuse d'adresser au brave Canari II ses meilleures félicitations.

Démobilisés

Louis RONJON n'a fait au fort Lamotte qu'une courte apparition, trois heures environ. L'ami Louiss', mettant en pratique le système D, a réussi à se faire démobiliser tout de suite, bien que l'officier objectât qu'il n'avait point d'ordres. En place des vêtements de travail que la loi ordonne de donner aux démobilisés, Ronjon a touché 52 francs.

Joseph-Etienne PAGANON a enfin abandonné la gare de Perrache, les chariots de colis et les câbles de traction de wagons pour aller à Grenoble se faire démobiliser. Ce n'a pu se faire en un coup. Notre illustre cuisinier a reçu un numéro — le 86 de la 3^e série, pour préciser — il a dû retourner dans la capitale du Dauphiné passer la nuit, faute d'hôtel, dans un wagon où l'on gelait et poser de sept heures à midi avant qu'on lui donnât son laissez-passer du militaire au civil. Paganon est dans le ravissement. Une seule chose gâte sa joie : il a un rappel de prêt de 45 francs qu'il ne veut pas perdre... et on ne lui en parle pas.

Louis GARIN, enlevé au 90^e fut envoyé à Vitry-le-François et versé, toujours comme téléphoniste, dans la commission interalliée de navigation de campagne et envoyé à Cologne : « C'est une très jolie ville, nous dit notre maître clichéur ; il y a beaucoup de fenottes qui ne sont pas sauvages. Je couchais à l'hôtel et, comme je n'avais que trois heures de travail au téléphone, je faisais mon meilleur bourgeois à travers la ville ». Garin visita un journal boche et découvrit aussi de chiques mastroquettes (qui cependant ne valent pas la maman Brun) ; malheureusement, le pinard manquait. En rentrant Garin nous rapportait l'odeur de Cologne, bien qu'il n'en ait pas rapporté le plus petit flacon d'eau sous prétexte qu'elle était trop chère ! Et nous qui croyions qu'il y avait à Cologne trois ou quatre sources d'eau parfumée où l'on n'avait qu'à venir remplir son bidon. Encore une illusion qui f... le camp ! Quoi qu'il en soit, et bien qu'il ait oublié, à Nancy, je crois, la fameuse couronne de fils téléphoniques, Garin le Loherain a fait tout de même chez la maman Brun une entrée sensationnelle.

Jules PERRIER (lettre à Justin) était dans l'attente de la démobilisation. Son *brin d'herbe*, dûment empaqueté, était prêt à être expédié et notre brave Casimir attendait dans les

casernes de Paname que le 8^e vaseux fit de nécessaire, en l'envoyant par exemple au Mont-Valérien, pour le rendre à la vie civile. C'était trop simple ! Comme on l'avait placé en subsistance aux C. O. A., il a été expédié à Lyon, caserne Monluc, d'où on voulait le diriger sur Grenoble. Casimir s'est rebiffé et a obtenu gain de cause. A Paris, on lui avait remis un chandail, une chemise, un caleçon et une paire de godillots neufs. Il n'y a que son pécule qu'il n'a pas touché et « c'est cependant, fait-il remarquer, une traite à vue ».

Léon GAGNIEUX est proche, lui aussi, de rentrer dans la vie normale. C'est presque chose faite. Il est en congé, en train de passer le service administratif de l'hôpital d'évacuation à son successeur.

A LA COOPÉRATIVE

Au dernier moment, nous apprenons une nouvelle fâcheuse. Notre camarade Marius Collobet, obligé d'abandonner momentanément sa place dans l'Equipe, vient de donner sa démission de délégué aux achats de la Coopérative. Nous nous sommes laissé dire qu'il y avait un moyen de concilier les choses, mais que le conseil d'administration s'était montré... mettons un peu intrinséant. Nous ne pouvons que le regretter, car la société vient à peine de se constituer et elle ne pouvait que profiter de la compétence qu'avait acquise notre camarade dans les achats des denrées. Naturellement personne n'est irremplaçable et nous ne voulons dire de mal de qui que ce soit, mais il nous sera bien permis de déplorer qu'on ait pas mis plus de bonne volonté pour permettre à Collobet de conserver ses fonctions.

Nous espérons toutefois qu'il n'est pas encore trop tard et que chacun voudra bien y mettre du sien.

Nos Prisonniers libérés

Le dernier des prisonniers de la maison, Ch. CABOULET, vient de rentrer en France. Interné au camp de Mersburg, il s'en est évadé avec vingt-cinq de ses compagnons, quelques jours avant la Noël, après avoir réussi à acheter une sentinelle boche. Ils ont pu prendre le train et, par Erfurth et Francfort-sur-le-Mein, ont gagné Mayence où ils ont trouvé les troupes françaises. A Erfurth, ils ont rencontré un train officiel de prisonniers qu'on rapatriait : ces malheureux erraient depuis cinq jours à travers l'Allemagne, les chefs de gare boches se renvoyaient le train comme un ballon, ce qui fait dire à Caboulet que dans trois mois il y aura encore en Bohème des prisonniers à rapatrier. Pour lui, il n'a pas eu à subir de sévices, mais la nourriture était immuable et distribuée de façon parcimonieuse. Par contre, le travail ne manquait pas et il ne faisait pas en promesse. Mais le voici libre maintenant. Avec quelle joie, il a enfin retrouvé la belle et douce France et le bon air de la rue Bellecordière et de l'atelier.

Manceul MARTINAND a été envoyé à la Duchère, où il fait fonction d'infirmier provisoire. Comme il avait été sérieusement blessé d'un éclat d'obus dans l'action qui précéda sa cap-

... il pense être affecté comme infirmier dé-
finif à un hôpital de Lyon.

Louis COMBES est à présent bien reposé et
la vie normale a repris pour lui son charme.
Quelle douceur après les mauvais jours de la
captivité !

Claude MARIN est enfin arrivé à Lyon. La
quarantaine qu'il a dû subir à Copenhague
l'a que peu retardé son retour. Il est en bonne
santé et jouit avec joie du plaisir d'être enfin
en liberté. En perme jusqu'à fin février, il re-
viendra au fort Lamotte.

Lucien DELOGER n'a quitté son camp d'in-
fernement que le 29 novembre. Il a poussé un
soupir de soulagement en mettant le pied sur
le bateau danois qui devait le conduire à Co-
penhague, quoique, depuis l'armistice, nos of-
ficiers captifs ne fussent plus surveillés et
pussent sortir librement à travers la ville. Ne
plus être entre les mains des Boches, quelle
libération ! Aussi, notre lieutenant a-t-il sup-
porté avec patience la quarantaine de trois se-
maines qu'il dut subir dans la capitale danoise.
Cette quarantaine fut du reste les moins pé-
nibles, car nos compatriotes furent traités
d'une façon merveilleuse.

VIVE L'ALSACE !

Au retour de la Crimée,
(Je parle de soixante ans),
Chère Alsace bien-aimée,
Comme à tes fils, tes enfants,
Tu nous ouvrais ta grande âme,
Tu nous pressais sur ton cœur !
Ah ! quels transports ! quelle flamme !
Ah ! les beaux jours de bonheur !

Mais la guerre de Septante,
Cruelle, implacable, hélas !
Tortura ton âme ardente !...
Adieu les petits soldats,
Les petits soldats de France !
Mais sous le joug allemand,
Le rayon de l'Espérance
Brillait sur ton firmament !

Enfin, la grande Victoire
Luit sur ton noble pays.
Vous partagez notre gloire,
Frères pour toujours unis !
Vive l'Alsace française !
Le village et le faubourg
Entonnent ta *Marseillaise*
O cœur d'Alsace ! ô Strasbourg !

C. PERRÉAL.

LA THUNE

Gagneux est arrivé en perme avant d'avoir
reçu le mandat de Miquel, mais comme son
courrier est fort en retard, il pense recevoir
la thune un de ces jours. Par la voix de la
Gazette, il adresse à tous les camarades ses
meilleurs remerciements.

Joseph Miaz écrit :
J'ai reçu le mandat de cinq francs et
vous remerciant, je vous prie d'être bon
interprète auprès de tous les camarades et leur
adresser mes sincères remerciements.

EN PERME

Charles CHAYARD voudrait faire prolonger sa convalescence, car il n'est pas encore très solide pour vivre au grand air continuellement, à monter des baraques. Seulement, pour cela, il est obligé de se faire hospitaliser pour avoir un congé de convalescence. Il espère y parvenir.

Marius GAGNEUX a débarqué à Lyon presque en même temps qu'une de ses lettres à Bubulle, expédiée cependant de Nisch depuis le 2 novembre. L'escadrille avait gagné la capitale de la Serbie sur des routes absolument défoncées, après avoir passé à gué, sur 60 centimètres de profondeur la Cerna et la Schniza, et le Vardar, à Velès, sur un pont de bateaux. En revenant à Vrbeni chercher une partie du matériel restant, Marius a failli culbuter au fond d'un ravin avec son camion, la route s'étant tout à coup affaissée sous la roue gauche d'avant. On a dû sacrifier le camion en l'envoyant au fond du gouffre, afin de dégager la route. Quant à Marius, il s'en est tiré avec, à la poitrine, un coup de volant qui n'a eu aucune suite. Le paysage serbe autour de Nisch est plus verdoyant et ne ressemble en rien à l'aride Macédoine et les habitants ont reçu les troupes françaises avec joie et cordialité : Arcs de triomphe, guirlandes de verdure et drapeaux à profusion. Le long de la route les paysans salueaient gravement, les paysannes souriaient gentiment et aux arrêts les habitants offraient du raki, espèce d'eau-de-vie, ou du pinard, ce dernier moins souvent, car il était très rare. Gagneux a trouvé Uskub plus jolie que Nisch qui lui a paru banale, à part une église orthodoxe à cinq coupes, la préfecture, un pont de fer (que les Boches avaient détruit en partie) et l'entrée de la citadelle. Tout y est horriblement cher, il nous suffira de dire qu'on paie par exemple : 40 fr. le kilo de sucre et 300 ou 400 francs une paire de chaussures ! — Sur le retour, l'ami Marius a attrapé la salle grippée. Refusant les soins du major, il s'est guéri lui-même avec de la quinine, de l'aspirine et de la teinture d'iode. Il n'a pu réussir à voir notre camarade Miaz à Salonique, l'adresse qu'on lui avait donnée étant inexacte. Enfin par Tarente, Corfou et Rome, qu'il n'a eu que le temps d'apercevoir, il est revenu à Lyon, avec 60 jours de perme.

Joseph BERLIER arrivait de la brousse, à Bernes, 35 kilomètres de Paris. Après la vie agitée que nos chasseurs ont menée les derniers mois, la vie apparaît monotone. Logés dans une écurie, sous un toit entier, on peut, la nuit, allumer des bougies, cela ne laisse pas d'apparaître étrange, quand pendant six mois consécutifs on a dû se contenter d'une pauvre petite toile de tente. Mais Berlier, en vrai poilu, connaît les 36 manières d'accommoder une toile de tente. Et puis, le silence ! Ah, ce silence ! Il les empêche de dormir... A présent, ce que nos chasseurs désirent, c'est le retour ; s'ils ont tenu devant les Boches, maintenant, ils sont sur le point de ne plus tenir.

Etienne PAMPUZAC a dû entrer en traitement à l'hôpital de la brasserie du Parc pour faire guérir l'infection de ses mains. C'est à peu près chose faite. Il pense en sortir bientôt et se faire démobiliser.

Blaise, de son côté, a reçu la visite de :

Pierre BERTHELOTET. Versé à présent au 158^e, il est affecté à la garde des prisonniers. Pendant 48 heures, il prend la garde, faisant des factions de deux heures, puis pendant 48 autres heures, il est de repos, mais ce repos doit se passer au cantonnement, où l'on mène la vie de caserne. Toutefois, l'ami Pierre peut aller coucher chez lui, ce qui n'est pas à dédaigner.

Michel VERMOREL est arrivé. Quelle joie d'être de retour en France. Lors de l'offensive dernière, qui eut lieu la veille du départ en perme, nos poilus n'étaient pas contents, et comme dans l'armée française la « grogne » ne perd jamais ses droits, ils l'avaient surnommée, jouant sur le nom de leur chef, « l'offensive desespérée ». Par exemple, quand ils ont vu que ça marchait, tout a été retourné, on s'est dit que la perme viendrait un peu plus tard, voilà tout, et qu'en attendant, les Bulgares prenaient une bonne pile. Ceux-ci, tout en s'en allant, détruisaient tous les vivres qu'ils ne pouvaient emporter, arrosant de pétrole des montagnes de pommes de terre. Comme, vu l'état des routes, le ravitaillement se faisait mal, nos poilus ont été contents de trouver les potagers que les soldats de Ferdinand n'avaient pas eu le temps de détruire. En perme de soixante jours, Michel va en mettre un petit coup aux rotos.

Jean CARRON. Le maréchal des logis, qui venait de Tirmont, a attrapé une petite grippe en arrivant en perme. Ça va beaucoup mieux. Carron aspire au retour, mais il faudra auparavant qu'il aille visiter Düsseldorf.

Louis LEON. Notre artilleur aimerait revenir manier les flans et les clichés. Lyon lui paraît meilleur et plus beau que les pays de Bohême.

Joseph MOREL. Notre sergent ne s'en fait pas trop à Dieu-le-fit. Il est venu causer des choses de Macédoine avec son ami Michel.

« Enfin, sont venus nous voir » :

Paul FERROUILLON. Notre brigadier en instruisant ses bleus, à Rennes, a fait une chute de cheval, à la suite de laquelle il se déboîta le genou, mais à l'heure qu'il est il ne s'en ressent pas et compte passer ses vingt jours de perme le mieux possible.

Emile-Henri MILLET, venu de l'Aube par suite du décès de sa mère, n'a fait qu'un court séjour, mais il pense s'en peu revenir pour une perme de dix jours.

Lucien CHOUZIER, en sursis jusqu'à sa libération à fin février. C'est avec un soupir de soulagement qu'il a abandonné l'uniforme.

Le dernier "Lapin"

C'est jeudi. Il est midi. Une trentaine de personnes attendent à la porte de l'Hôtel-Dieu que l'heure de la visite aux parents et aux amis malades ait sonné. Pénétrons avec l'une d'elles, un typographe. Après avoir traversé une cour, gravi un large escalier, respiré ces odeurs douceâtres et écœurantes qu'on trouve dans les hôpitaux, nous entrons dans la salle Saint-Jean et nous nous arrêtons au lit n° 35.

Là git un homme encore jeune, la figure hâve, les traits amaigris, râlant déjà. Dans quelques heures la mort va le saisir. Au bruit que fait le visiteur en s'approchant de son lit, le moribond tourne la tête, ébauche un sourire

et prend légèrement la main qui cherche la sienne. Aux paroles de consolation et d'espoir que murmure son ami, il répond en hochant la tête : « N-i-ni, c'est fini, mon vieux. Le docteur a dit que je ne passerai pas la journée. Ça m'ennuie. Je tâcherai d'aller jusqu'à demain soir... parce que les amis auraient ainsi samedi et dimanche pour boulotter mon *lapin* ».

Cela ne vaut-il pas le *Plaudite* de l'empereur Auguste, ou le « Baissez le rideau, la farce est jouée ! » de notre vieux Rabelais ?

Eugène BOUTMY.

NOUVELLES DES MOBILISÉS

L'attaché d'intendance Henri DELAROCHE adresse à tout le personnel de la maison ses meilleurs souhaits pour 1919. En bonne santé, en congé sans solde, il attend la démobilisation. L'Équipe, en remerciant notre excellent patron, lui envoie en retour l'expression de ses vœux affectueux et dévoués.

Joseph MIAZ (lettre à Justin) ne compte pas partir en perme avant fin janvier : « Quelle joie de retrouver notre famille, tous nos camarades et reprendre avec plaisir ce vieux poste, passablement rouillé depuis quatre ans et demi ». Le jour de l'armistice fut à Salonique une vraie fête, tous les bâtiments du golfe étaient pavés, les sirènes n'arrêtaient pas de siffler et la fête dura toute la nuit. — (Lettre à Bubulle) : « Quel heureux jour que celui de l'embarquement, après seize mois d'Orient, sans permission, un courrier très irrégulier et encore bien heureux quand nous avons des nouvelles *fraîches* (!!!) de dix jours minimum, parfois quinze ». Toutefois l'ami José ne se plaint pas, quand il songe à certains de nos camarades, plus jeunes ou plus âgés que lui, qui ont eu à subir d'autres tracasseries plus pénibles. — Même temps qu'en France, brouillard, pluie, froid, mais la santé est bonne. — Miaz a été très affecté de la mort de notre camarade Perrin et nous charge de présenter à sa femme et à sa fillette ses condoléances émuës. Dans l'espoir prochain du retour, l'ami José nous envoie ses amitiés et ses vœux.

Le 6 janvier, Joanny BOTTINELLI a adressé à Bubulle une carte représentant le monument de Gutenberg à Mayence. « Je compte 17 demain matin », écrit « not' général » qui adresse à tous les confrères ses meilleurs vœux et ses amitiés.

x x x

ROTATIVES. — Antoine BRIGNON nous envoie une jolie vue de Biffontaine (Vosges) où il se trouve et adresse à tous ses meilleurs vœux de bonne année. — Jean MARIN va rentrer en caserne à Langres. Le métier ne lui va qu'à demi. Il espère qu'en 1919, il pourra passer la Noël à Lyon. Gros bonjour. — Henri MOREL va bientôt quitter les Vosges pour aller à Paris, au Jardin d'acclimatation cantonner les chiens de l'Alaska. Rigadin pense venir en perme en janvier. — Elie MORESTAIN pense qu'on va les ramener à l'arrière pour remplacer les vieux. La santé est bonne. Petit-Nègre nous adresse ses meilleurs vœux de bonne année. — Joanny PETIN est entre Epernay et Châlons et c'est le cœur content qu'il regarde l'avenir : « Finisch les gros noirs ! ». Le « général » fait en ce moment non du vol mais de grasses matinées, en attendant la démobilisation. Armé de patience, bricolant, fabriquant des briquets, voire des avions réduits, notre mécano attend la disloca-

tion de l'escadrille et pense être libéré après. Pour la perne, Petin ne sait trop s'il viendra à Lyon ou ira à Rouen. Il pense que ce sera en janvier. Ohé Langlut ! Rouen !... le pays de la marraine ! Il doit y avoir anguille sous roche... En attendant, du pays de Champagne, notre « général-mécano-aviateur » nous adresse ses meilleurs vœux pour 1919. — Henri ROUCHON a été très affecté de la mort de son ami Besançon qui avait été tireur de feuille avec lui. Riri le Giron nous envoie ses souhaits les mieux sentis. — Paul MOINE ne pense pas être libéré avant un an, mais il espère être mis en sursis ; en attendant, il vient donner un coup de main aux rotos. Amical bonjour et meilleurs vœux à tous.

CLICHERIE. — François BALVAY nous adresse une jolie carte colorisée représentant trois Alsaciennes en costume du pays, et nous envoie ses meilleurs vœux de bonheur et de santé.

SERVICES DE L'IMPRIMERIE. — Louis CLAUD nous donne de ses nouvelles ! La chose a été assez rare durant cette guerre pour qu'on puisse faire une croix. C'était Carron qui nous faisait savoir comment allait Claud. Notre artilleur a été très peiné de la mort de Lacombe, Avignon et Besançon qui étaient de bons camarades. Il nous envoie ses souhaits et un amical bonjour. — Meilleurs vœux de Victor DUMETZ. L'ami Petin nous charge de demander à Ragnenet s'il porte toujours sa médaille de 525 grammes. — De Strasbourg, Louis SERMET nous adresse des cartes donnant des vues de la ville et d'un nid de cigognes sur une cheminée. Meilleurs vœux à tous pour 1919, année de PAIX.

× × ×

Martinetti, d'autre part, a reçu les nouvelles suivantes :

« La « Gazette du Progrès », sur le point de terminer sa carrière si bien remplie, écrit Francis MILLION, saluera joyeusement cette fois la venue de la nouvelle année. Après ce douloureux passé où les humains ont pâti de toutes les souffrances, le monde a besoin de s'imprégner d'une vie intense et de se préparer un avenir meilleur. Que la liberté vienne bien vite pour tous afin que la grande famille typographique puisse se réunir à nouveau. Cordial bonjour à tous. »

Réminiscences du Front

Ne te plains pas qu'on te bourre le crâne, c'est laisser supposer que tu as le cerveau vide.

× × ×

Le secteur calme devient agité dès que l'on y est.

× × ×

Lorsqu'on songe que l'homme descend sans doute du singe, comme c'est dur tout de même de manger tous les jours son ancêtre.

× × ×

Au contraire de l'homme, la bougie est grande avant d'être petite. Pour nous, poilus, c'est une chose précieuse qu'on devrait économiser. Mais non, c'est à qui fera danser sa flamme et l'obliger à s'user plus vite en y allumant sa pipe.

NOUVELLES DE LA BOITE

La maison commence à tendre à la vie normale et j'aurais pu mettre le titre qu'employaient nos grands confrères de Paris, au début d'octobre : « On rentre !... On rentre ! » RONJON et PERRIER ont repris la lino et vont

appartenir à l'équipe de nuit, tandis que MARINUS BONNARD passe de jour. PAGANON sera de jour et de nuit.

Par suite, notre ami COLLOMBET va nous quitter, mais nous espérons que le retour aux quatre et six pages — qui tardera peut-être moins qu'on ne le croit — nous le ramènera. Pour le moment toutefois, Collobet remplace LENTILLON très occupé.

LUBRANO, indisposé, a dû cesser le travail quelques jours. Il en est de même de Michel BONFILS qui n'arrive pas à se remettre de sa chute de tram. PÉTRUS BATTÉRON a également subi une attaque de grippe qui le fatigue beaucoup.

Le reste de l'équipe est en bonne santé, sauf, peut-être, deux exceptions, l'une morale, l'autre physique :

La morale : Le Grognard de Commercy, alias Claudius VIALET. Depuis son retour du pays des madeleines où il a entendu gronder le canon, oui et vu éclater les gros noirs, où enfin il est devenu poilu de la grande armée de la grande guerre, notre ami — c'est triste à dire, mais c'est la vérité — notre ami n'est plus tenable. Je ne sais si c'est en souvenir de la ligne de feu ou par esprit d'imitation mais à tout bout de champ Vialet éclate. Je crois même qu'il fait la pige à Casimir — « ce râleur de Casimir », comme il s'intitule lui-même. Certains jours, vaguement conscient de son état, Vialet — c'est lui qui le dit — se dégoûte lui-même.

Et derrière le Grognard (c'est l'exception physique), s'empiffrant de nourriture, entre un quinchon de pain et une pomme, MILLER LE FOL parle toujours de scandale... Non, mais auriez-vous jamais cru que ce vieux Fol eût la rancune aussi tenace ? Après tout, cela provient peut-être de sa tuberculose boulimique ou de sa boulimie tuberculeuse, car il ne sait au juste de laquelle des deux maladies il est atteint.

ABEL a pris le service de nettoyage des machines de sept heures à deux heures, préférable pour ses yeux à cause de la lumière.

Henri BURFIN-LENFUMÉ ne se remet que lentement de l'agression dont il a été victime. Il est entré à l'Hôtel-Dieu, mais est encore bien essoufflé.

Les rotatives voient revenir peu à peu leurs vieux conducteurs. Après GOULIER, EMPEYTA, CABOULET, VERMOREL sont venus travailler. RAMEL, démobilisé, après avoir été aux tanneries et aux autos, est, lui aussi, rentré à l'atelier.

Louis GARIN a repris la tête de son service. Notre maître cliché rentre doucement dans le trantran de la vie civile.

Claude DURANTON n'est pas encore guéri, mais il peut s'occuper de-ci de-là dans la maison en attendant que sa vue soit revenue ce qu'elle doit être.

« Encore soixante jours, écrit le 28 décembre, le père MORESTAIN, et j'espère que les crobes et les microbes auront traité une paix honorable avec mes poumons. J'ai repris cette quinzaine de 1 kilo 200. Y a bon. Le froid est très vif, 5° au-dessous, et nous faisons toujours huit heures de chaise longue en plein air, déguisés en Esquimaux. » C'est une véritable campagne que fait en ce moment Vieux-Nègre qui espère bientôt nous revenir complètement guéri.

Enfin, nous avons eu, au début de janvier, la visite de PEYTER. Ça va, à condition, nous

a-t-il dit, de vivre en rentier. Il ne faut guère penser à reprendre le travail.

Le rédacteur Victor GOURRAUD est toujours très fatigué. Cependant son état est un peu meilleur.

Tous ces camarades, auxquels se joint l'Equipe, adressent à nos mobilisés, leurs meilleurs vœux et leurs plus vives amitiés.

NECROLOGIE

Notre bon camarade Fernand MILLET vient d'être cruellement frappé par la mort presque subite, à l'âge de 48 ans, de sa femme.

L'Equipe présente à notre malheureux compagnon, à son frère Henri et à leur famille l'affectueuse expression de ses confraternelles condoléances.

x x x

Nous apprenons également le décès du confrère MARTIN dit *Martin Buvette*, encore mobilisé. Respirant avec peine et sans forces, lui-même se rendait compte qu'il allait vers sa fin.

En cette triste conjoncture, l'Equipe adresse à sa famille ses sincères condoléances.

Où sont les Fils de nos Camarades

Alexandre BOURREC, après avoir été évacué sur un hôpital de Salonique, est en route pour rejoindre son dépôt intermédiaire. Encore un peu faible, il a beaucoup d'appétit. Il n'ira pas en Russie et pense être en France en janvier. — Aux dernières nouvelles, ayant rejoint son dépôt, il demandait à son père un certificat d'hébergement pour avoir son congé de convalescence.

Frédéric BELLIN-BARBIE, en bonne santé, se trouve à Haguenau, dans la basse Alsace.

Marius LENTILLON se porte bien. Il se trouve vers Salonique, où son unité faisait des munitions avant de traverser la Bulgarie et la Roumanie pour aller...? Destination inconnue.

Antoine PAMPUZAC fait à présent fonctions de brigadier et espère le devenir bientôt. Santé parfaite.

Le jeune BALDEYRON, qui pensait un moment quitter Cempuis, s'y trouve toujours. On bricole, nettoie et entretient les camions.

(Maurice FLOCARD, en permé de vingt jours, est en bonne santé.

Auguste JUHAN a quitté Chartres pour une destination inconnue, les pays occupés sans doute.

Louis BONNARD continue, à Lyon, son service au bataillon de place.

Henri GALLAND est en traitement à la brasserie du Parc, où il fait de la mécano. Son bras va mieux.

Auguste ROCHE et Octave CAMPENS, tous deux en excellente santé, passent leur permé de vingt jours le mieux possible.

Marcel ETAIX occupe et s'occupe en Alsace. Il a passé dans Strashourg la veille de l'entrée officielle et il a été de garde d'honneur dans la cour de la préfecture de Colmar lors de la venue de Poincaré, Clémenceau et autres. Il a constaté ainsi « de visu » avec quel plaisir les jeunes filles de là-bas, alsaciennement vêtues, se laissaient embrasser par ces éminences politiques. Il donne des leçons de français, apprend l'allemand, fait de l'anglais... et de l'exercice comme jadis au dépôt et tout comme s'il n'avait pas pratiqué des années la guerre. Mais il ne s'en fait pas pour ça du moment que la démobilisation vient... et que le réveil s'est passé sans restrictions. Bien au contraire.

Georges JANET, du 2^e d'artillerie, en permé de vingt jours, venait d'Alsace, près de Reichshoffen. Il ne sait où il retrouvera son régiment, car il est en déplacement. Il n'a pas eu le cafard pour repartir et il attend avec patience le jour où on le renverra dans ses foyers. Toujours en bonne santé, il envoie un bonjour à tous les amis du « Progrès ».

POUR LA TERRE

L'agriculture réclame des bras. C'est sans aucun doute le moment d'aiguiller nos poilus qui rentrent vers « cette seconde mamelle de la France », comme disait Sudry. Et quel meilleur moyen que leur donner un aperçu du monde végétal. Allons-y donc.

ARBRES. — Portent parfois des fruits, toujours des feuilles. Servent à donner aussi de l'ombre et quelquefois à accrocher les perches. Lorsqu'un grand nombre de gens de la même famille se sont pendus au même arbre, on lui a donné le nom d'arbre généalogique.

FRÊNE. — Espèce des pays tempérés, très abondant autour de Rungis, où il abrite de nombreux *filousophes*.

FUSAIN. — Arbuste maillard du charbon et ami des arts.

GRENADIER. — Ses fruits dûment mûrs ont rudement servi à nos poilus, car ils éclataient d'une façon magnifique.

CITRONNIER. — Le fruit jaune d'or de cet arbre ne sert pas de tête seulement aux Chinois, Japonais, Siamois ou Annamites, mais encore à tous les animaux de la création. Quand on cogne le citron, il devient généralement violet ou noir.

POMMIER. — Encore un arbre indispensable à l'humanité, à laquelle il fournit le pain sage ; celui des amoureux a une saveur particulière, c'est pourquoi ils se « sucent » continuellement « la pomme ».

PRUNIER. — Son fruit dûment desséché et durci sert à confectionner les balles de fusil et de mitrailleuses.

LÉGUMES. — Végétaux de classe. Chacun sait ce que c'est que les « grosses légumes ».

ASPERGE. — Plante potagère qui adore la danse, car elle fait des pointes, telle un petit rat de l'Opéra.

EPINARD. — Légume de distinction et d'honneur dont la graine est très appréciée des généraux.

LENTILLE. — Fragile légumineuse qui grossit tout. C'est pourquoi on l'adapte aux appareils d'optique.

CHOU. — L'homme ne saurait se passer de cette plante indispensable, qui sert de torse à tout un chacun et dans lequel on menace d'entrer dès qu'une discussion s'envenime.

HARICOTS. — Partie indéterminée de l'anatomie humaine. Le fait de courir dessus provoque une grande lassitude. Au front, la cosse du haricot est, paraît-il, fort estimée des paresseux, qu'on y dénomme couramment « *bossards* ».

HERBES MEDICINALES. — Ce sont celles qui servent à fabriquer les remèdes de la femme.

DIGITALE. — Scrofularinée dont la décoction verte des empreintes cause une joie sans limite aux disciples de M. Bertillon.

PENSÉE. — Il y en a de tristes et de gaies ; il y en a de gaies. Un certain Pasteur a formé un magnifique herbier.

TABAC. — Excessivement rare depuis quelques temps. C'est un des ennemis de M. Cafard et de son cortège d'ennuis, et quand il est fourni dans un poste de combat par la main suave des agents.

SANGUINAIRE. — Papaveracée du genre *Stictis* dont les Boches sont amplement impré-

(D'après BUFFON.)